DIXIÈME ANNÉE. — N° 223 15 AVRIL 1906 LE NUMÉRO : 50 CENTIMES.

L'ÉCHO DU MERVEILLEUX

REVUE BI MENSUELLE

# LE MERVEILLEUX DANS LA MINE

## Interview de Nény et Pruvost

Au Grand Hôtel. Il est deux heures de l'après-midi ; le gai soleil d'avril fait jouer ses rayons dans une chambre spacieuse, confortable où, sur les tapis, des valises toutes neuves et trop pleines laissent échapper des objets de toutes sortes : linge, vêtements, curiosités, bibelots, etc...

Deux petites croix de la Légion d'honneur suspendues dans un cadre doré brillent de leurs mille feux. A droite, à gauche, un peu partout sur les meubles, des lettres, des monceaux de lettres, toujours des lettres. Au centre, autour d'une grande table, Nény et Pruvost, les deux héros de Courrières, sont assis. C'est le quatrième jour de leur arrivée à Paris, ils ne sortiront pas. Ils se reposent.

Ils essaient de tromper leur lassitude en lisant les quotidiens mais leurs regards se dérobent. Le rêve s'empare des deux « rescapés ». Des larmes coulent. Ils sont tristes au souvenir de leur séjour dans l'enfer de la mine. Le premier cauchemar est passé. Par la pensée ils sont encore dans les galeries souterraines. Leurs appels sont restés vains, leurs vivres sont épuisés, et, terrassés par la faim et le désespoir, ils sont tombés en exhalant les derniers soupirs. Dans le coma, ils rêvent qu'ils arrivent à l'accrochage, qu'on les remonte au soleil du jour, à la vie, qu'ils revoient leurs familles en deuil. Ils rêvent qu'un ministre les décore, qu'ils entrent à Paris triomphants et acclamés, ils rêvent.....

Par la porte entr'ouverte nous pénétrons jusqu'à eux.

C'est là que longuement et à maintes reprises nous sommes venus nous entretenir avec eux, pour les lecteurs de l'*Echo du Merveilleux*, de leur odyssée tragique, de l'incroyable péripétie du 30 mars.

Voici, — singulièrement condensée et dénuée de la couleur pittoresque et chaude qu'elle avait dans la bouche des « rocheurs », — la conversation que nous eûmes sur les épisodes de ce martyre de vingt jours dans l'ombre tueuse, dans la faim, dans l'hallucination, dans les entrailles incendiées du globe, à mille pieds du sol des vivants.....

— Certainement notre séjour dans la mine (c'est Nény qui parle) tient plutôt du phénomène, du merveilleux. Et peut-être dans cent ans ou plus, les mineurs d'alors raconteront-ils à leurs *petits*, comme nous le faisons souvent aux nôtres pour les légendes dans les corons et dans les mines, — nos épouvantes, nos hallucinations que chacun là-bas connaîtra, recueillera de la bouche des rescapés et transmettra à ceux qui nous succéderont.

— Au milieu de vos compagnons mineurs, vous, Monsieur Nény, qui êtes sorti de l'Ecole des Mines d'Alais, qui avez de l'instruction, vous avez dû réagir contre ces épouvantes, ces cauchemars ?

— Non. Dans la veine Adelaïde où je me trouvais au moment de la catastrophe, je fus si rapidement, si brusquement emprisonné dans la fumée, dans les gaz, que je perdis toute notion, toute faculté de penser. Ce ne fut que longtemps après, la réaction s'étant opérée, que je pus, mais Dieu sait comment, aller à l'aventure, à la recherche de camarades. Je me trouvais dans une telle excitation nerveuse que je trébuchais, je tombais comme un homme ivre ; mes yeux sortaient de leur orbite, je les sentais larges, gros. Je

n'y voyais pas et pourtant, à chaque geste que je faisais, je me détournais, j'avais le frisson, comme on dit; il me semblait que des spectres me suivaient. Et cela me fait sourire maintenant, mais je me rappelle le cri d'un camarade vers le cinq ou sixième jour, lorsque nous tombâmes, heurtant du pied la carcasse d'un cheval mort, à l'écurie de la mine :

« Halte-là, voyez donc là-haut cette bête qui ouvre « la gueule et ses griffes, c'est un démon, il vient nous avaler ! »

Puis il tomba, s'évanouit.

Je n'étais donc pas seul à me croire poursuivi par des spectres et des monstres. Et notre imagination devint de plus en plus fébrile. A ce point que nous nous arrêtions presque toutes les cinq minutes et que l'un de nous s'écriait :

— Vous entendez ! Debout ! On nous appelle.

Il n'en était rien. Pourtant chaque fois nous croyions à ces appels, nous les entendions et notre périgrination recommençait. Semblables à des fous, nous allions sans savoir où nous allions. Quand la raison nous revenait, sentant notre situation désespérée, nous pleurions avec de gros sanglots. Mais vraiment on n'en pouvait plus. On ne savait plus depuis combien de temps ça durait, toutes ces allées et venues, ces montées, ces redescentes et ces chutes. C'était un vrai cauchemar.

L'un de nous criait, soudain : « On nous appelle par là ! venez ! venez ! » Il rêvait évidemment. Mais ça ne nous empêchait pas (sans y voir toujours) de courir, affolés, vers l'écho. En se détournant, les uns hurlaient : « Ah ! fuyons, il nous suit, le voilà, il nous tient ! » puis ils tombaient. Qui les suivait, qui les tenait ? Je ne sais...

Tenez ! quand nous eûmes tué l'*Ecuyer* (c'est le cheval que nous mangeâmes), on transporta son cadavre dans une niche écartée et fermée par une porte à deux battants. Après l'avoir découpé, dépecé, nous reprîmes le chemin vers la bovette du Midi, étage 326, pour aller « randouiller » (appeler). A chaque pas Pruvost s'arrêtait, me parlait à l'oreille : « Dis donc, p'tit, j'sais pas c'que j'ai, mais y me semble que la carcasse de l'*Ecuyer* me suit toujours. Qu'est-ce que ça veut dire ? »

Moi aussi, j'eus des hallucinations. Me réveillant une fois, frappant un compagnon comme on frappe sa femme dans les corons en se levant, je lui dis :

— Hé ! la mère ! On roupille ! et la mine alors ?

Je me suis levé. J'ai fait comme si je m'habillais. J'ai souri à ma femme qui, après avoir ouvert les yeux, s'est rendormie, puis je suis parti. Je ne suis pas allé loin, car heurtant un éboulement je suis tombé à la renverse et me suis évanoui. Chose curieuse, en faisant ces quelques pas il me semblait qu'il était à peine jour, que le vent était frais, que la vie était gaie. Je fredonnais. Pas longtemps à coup sûr !

Comment expliquer aussi les conversations que l'un de nous tenait avec l'*Ecuyer* avant sa mise à mort. « Non ! moi je reste avec l'*Ecuyer*, je ne veux plus vous suivre. » Puis parlant à l'animal : « Non, mon vieux, je reste avec toi. Nous, on mange des râclures de bois, mais on mange, tandis que toi t'es dans la mistouffe. T'es bien plus chic, tu n' dis rien. Je t'aime, j'te bouffe ! » (Et à ce moment il mordait à belles dents les naseaux du cheval La pauvre bête, idiote, exténuée de fatigue, poussait à peine un « *han* » plaintif)...

... Dans les moments d'accalmie, quand j'essayais d'expliquer aux douze autres les causes de la catastrophe dont nous étions victimes, je me prenais, moi, à dire des choses abracadabrantes telles que celles-ci :

« C'est le sol enflammé par la création, c'est le « centre de la terre en feu qui est l'Enfer, c'est là que « couve l'incendie des siècles, c'est là que nous re« tournons parce que nous sommes maudits, c'est là « que nous allons être brûlés vifs, tous les treize. « Sans cela, nous ne serions pas treize ! »

Et je criais, je hurlais : « Vous m'entendez, les gas, nous sommes maudits ! »

..... Pourquoi voyais-je, dans le silence et dans le noir, parmi le demi-sommeil de mes camarades étendus autour de moi, pourquoi voyais-je pousser des lingots de métaux ? Pourquoi, oppressé par le silence anxieux et lugubre que coupaient à peine d'inconscients sanglots de dormeurs, plaintes rauques, pourquoi gesticulais-je, frappais-je du poing, du pied, dans le vide ? Contre qui, avec qui luttais-je ? Le démon de la mine sans doute ! Pourquoi, rencontrant un cadavre, lorsqu'on se penchait sur lui pour le fouiller, lui prendre ses allumettes, pourquoi reculait on, saisi d'épouvante et le voyait-on, lui, se redresser devant nous, vivant, menaçant ?...

N'était-ce pas le commencement de la folie ? Ou plutôt, n'était-ce pas un rêve, un cauchemar !...

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

..... Et, disant cela, Neny, du regard, interrogeait Pruvost qui, tout le long de la conversation, était resté muet, rêveur, profondément triste.

Malgré leur séjour à Paris, malgré ce brusque et éblouissant changement de décor, Nény et Pruvost, au souvenir, au récit de leur martyre, semblent accablés, assiégés par l'horreur de cette longue vision.

Nény, qui s'est levé, fait deux pas dans sa chambre en boîtant. Sa jambe gauche meurtrie le fait souffrir.

— Le médecin qui vous soigne vous guérira avant peu. Ce n'est rien, n'est ce pas?

— Il n'y a rien à faire. Une seule chose me guérira : Lourdes ! Nous avons hâte d'y partir tous.

Comme nous prenions congé des deux « rescapés », Nény ajouta :

— Si nous en avons le temps, demain, avant notre départ pour Courrières, nous parlerons des légendes de la mine.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Le lendemain quand nous revîmes Nény et Pruvost, ils dînaient. C'était sous le hall illuminé du Grand Hôtel. Chaque petite table à deux ou quatre convives était pourvue de bougies électriques aux dais roses et verts ; des fleurs printanières s'épanouissaient dans des buires artistiques. Ce n'étaient, de tous côtés, que plantes et lumières colorées. Des tziganes en kolbachs rouges rythmaient une tzardas au haut d'une terrasse fleurie...

Les deux mineurs, dans ce somptueux décor, paraissaient éblouis. Eux qui pendant vingt jours, dans le noir de la tombe, se nourrirent d'écorce de bois, d'avoine pilée et de paille hachée, ne surent plus retrouver leur appétit féroce lorsqu'on leur servit des mets choisis.

— Non, nous n'avons pas faim, dit Nény, nous vivons par l'imagination. Après l'enfer c'est le paradis.

— Voulez-vous que nous reparlions un peu de l'enfer, de vos visions, de vos rêves, de vos hallucinations dans les galeries ?... Est-ce que vous n'étiez que sous l'effet d'une excitation nerveuse extrêmement tendue ou bien avez-vous vu, nettement vu ?...

Pruvost, à ce moment, esquissa un geste de mécontentement, de lassitude. Nény, plus disert, plus expansif, parce que plus instruit sans doute, aurait bien continué la conversation ; mais nous crûmes qu'il eût été cruel d'insister.

Nous nous retirâmes, nous promettant bien de revoir les deux héros plus tard, à leur retour à Paris.

... Là-haut, sur la terrasse fleurie, les petites notes aigres et endiablées s'envolaient des archets tziganes. La joie et la gaieté, la folie et le bonheur étaient dans l'air. Dehors le printemps fleurissait les arbres des boulevards.

THOMAS-GALBERT.

---

## REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

*** *Le Merveilleux au Salon* (I). *Société nationale des Beaux-Arts.*

L'*Echo du Merveilleux* passe en revue chaque année les deux Salons, à son point de vue particulier. Le merveilleux n'y abonde guère, quel que soit le sens où l'on prenne ce mot.

Le merveilleux chrétien est noblement représenté par deux œuvres suaves et pénétrantes du Salon, l'*Ave Maria* et *Mater Dei*, partie de la décoration de la chapelle du château de l'Orfrasière, à Mme la comtesse de W...

M. Léon Frédéric a évoqué, dans un sentiment assez touchant, *Saint François d'Assise dans la forêt*, prêchant les daims et les poissons. On connaît cet épisode célèbre de la vie du « Povorello », qui avait commencé son évangélisation de nos frères les animaux, par haranguer les oiseaux dans la vallée de Spolète, les conviant à louer le Seigneur, qui leur a donné des plumes pour se couvrir, des ailes pour voler, l'air pur comme séjour, et, sans qu'ils sèment ni ne récoltent, les décharge de tout souci, ne les laisse manquer de rien. L'auditoire ailé approchait le saint au point de toucher sa robe et ne le quitta qu'après avoir reçu, avec sa bénédiction, la liberté de reprendre sa volée.

M. Aimé Perret nous présente une *Sainte-Geneviève aux champs*, d'expression bien moderne ; M. de Montzaigle, une *Salomé* pressant contre son épaule la tête coupée du Baptiste, qui semble diriger encore vers elle un regard chargé de courroux et de pitié.

A la sculpture, un *Lucifer* de marbre, assez bellement révolté, de M. Rechberg.

Aux objets d'art, un vitrail de M. Tournel « Saint-Jean et Sainte-Emérentienne ».

Le merveilleux mythologique nous offre l'*Orphée* d'Auburtin. Il s'est enfui dans les solitudes, pleurant Eurydice. Insensible à la douce clarté du ciel et au sourire multiplié des flots, le poète donnait cours à sa douleur. Et sa plainte s'exhalait en un chant d'une telle beauté que toute la nature se faisait silencieuse, et que les tigres, attirés par la merveilleuse voix, sortaient des forêts pour venir se coucher à ses pieds. Le

peintre a cru devoir pencher sur l'épaule la tête d'Orphée d'une manière qui doit nuire à l'ampleur de son chant.

M. Courtois endort un Dionysios d'une assez chaude couleur, près duquel passent fort tranquillement de jeunes personnes, qui tournent à peine la tête et s'en vont en calme file indienne, chacune tenant un coin de la tunique de la précédente. Ce n'était pas la peine de rencontrer Dionysios !

M. Maurice Denis évoque, dans sa manière si particulière, la magicienne Calypso et la blanche Nausicaa, cette aimable fille du roi Alcénoüs qui accueillit avec tant de bonne grâce timide Ulysse, sortant tout limoneux de l'onde, et plus tard le suivit d'un regard chargé de regret lorsque le héros partit sur son vaisseau rapide. « Oh ! avait-elle dit à ses suivantes, si un tel homme restait ici et était appelé mon époux ! » Notez que le bon Ulysse, autant qu'on puisse en conjecturer, approchait alors de la cinquantaine. Ce n'est donc pas, quoi qu'on en dise, à l'imagination des écrivains modernes qu'il faut attribuer l'indulgence des jeunes filles pour les hommes mûrs.

M. Friant, dans une vigoureuse allégorie, nous montre le Rêve porté par la chimère, et l'action aux prises avec la difficulté. La difficulté est représentée par un dragon tortueux et griffu, auquel l'action qu'il essaie de paralyser, plante une bonne lame dans la gorge. C'est la préfecture de Meurthe-et-Moselle qui bénéficiera de cette leçon d'énergie. M. Dubufe, dans une aquarelle charmante, glorifie l'Amour et Psyché. M. Barglum fait cabrer les chevaux de Diomède. M. Agathon Léonard, dans une statuette gracile, évoque l'enfance de Diane et le génie des fleurs ; Mlle Yvonne Serruis groupe des enfants autour d'une femme.

Dans sa *Fête de nuit*, M. Gaston la Touche fait conduire par des satyres la gondole illuminée où un jeune homme sanglote d'amour sur les mains d'une jeune femme, qui détourne la tête. Ce panneau décoratif est destiné au salon du buffet diplomatique, à l'Elysée. Il inspirera des idées fantastiques aux diplomates.

Dans le *Voyage de Noce*, c'est un carrosse rouge qui roule dans une forêt ensoleillée. A l'intérieur, un jeune homme repose sa tête sur l'épaule de la jeune femme. Un sylvain, assis à l'arrière du carrosse, joue de la flûte. C'est la flûte mystérieuse dont parlait le poète :

> Viens ! une flûte invisible
> Soupire au fond des vergers.

Ces deux jolies choses se trouveront dans la salle 6 *bis*. Les salles 6, 6 *bis*, 6 *ter* forment, cette année, avec les salles 7 et 8, un essai d'ensemble qu'il fau signaler, et où le visiteur trouvera, groupées et mêlées, des œuvres se rattachant à toutes les sections. Cet ensemble décoratif se rapproche, autant qu'il était possible de le faire dans une exposition, de l'appartement d'un amateur d'art. La cimaise supprimée, les harmonies des tentures et des tapis modifiées, le groupement harmonieux des ouvrages ainsi exposés constituent une innovation fort heureuse, que le public et les artistes apprécieront.

La frise de la salle 6 est l'œuvre de M. Lapère ; la décoration de la salle 6 *bis* est de M. Guillaume Dubufe, qui a chanté en nobles et élégantes lignes la poésie et la musique, la peinture et la sculpture ; les frises des salles 6 *ter* et 7 sont, la première de M. Gaston la Touche, la seconde de M. Georges Picard. La salle 8, où a lieu l'exposition particulière de M. Gaston Colin, est décorée d'une frise de Mlle Delasalle.

Ce n'est pas, par parenthèse, la seule innovation dont il faille complimenter, cette année, la Société nationale : elle expose aussi de la musique. Des auditions auront lieu les mardis et vendredis à 3 heures. Un programme comportant les détails ainsi que les noms des interprètes paraîtra la veille et le jour des auditions et sera distribué gratuitement dans l'enceinte du Salon. Nul doute que ces mardis et vendredis musicaux n'aient un grand succès.

Mais reprenons notre promenade le long des cimaises.

M. Jean Veber, avec sa spirituelle humour, illustre le conte de Peau d'Ane, presque aussi vieux que la poursuite de l'Aurore par son père le Soleil, dont il est, paraît il, la figure. Le morceau central de ce panneau décoratif, destiné au château basque de M. Rostand, représente la princesse fugitive en train de revêtir sa robe couleur de soleil, dont l'étoffe miraculeuse est rendue avec une grande richesse de matière. Elle se croit bien à l'abri de tous les yeux ; mais, par une fissure de la cloison rustique, le jeune fils du roi regarde, ébloui. C'est un grand efflanqué de jeune prince, tout en jambes ; et le Prince charmant, que nous voyons, dans une autre partie du panneau, s'avancer vers la Belle au Bois dormant, est bâti sur le même modèle. Sans doute, la visite du roi d'Espagne n'est pas étrangère à cette conception paradoxale du Prince charmant.

Albert Guillaume plaisante agréablement les spirites de salon, dans son piquant tableau : *Vers l'au-delà !* Deux jeunes femmes au visage fort agréablement rebondi, un vieux monsieur tout blanc, à la tête volontaire, un autre, tout noir, au profil moutonnier,

et une vieille dame empanachée s'efforcent de faire tourner une table.

Voilà tout ou à peu près tout ce qui s'offre à la curiosité du reporter de l'*Écho*, autant du moins qu'on en peut juger à l'heure où je crayonne ces notes, l'avant-veille du vernissage.

GEORGE MALET.

# Baguette magique

Nous avons, maintes fois, parlé de la « baguette de coudrier » et nous avons même esquissé une théorie explicative de ses diverses propriétés. A cette occasion, nous avons rappelé l'histoire du sorcier Aymar. Or, c'est précisément ce personnage qui est le héros du récit authentique que vient de publier l'éminent historien G. Lenotre, dans le *Monde Illustré*. Ce récit a sa place dans notre recueil. Le voici. Nos lecteurs en goûteront certainement la précision et la saveur.

L'autre jour, on faisait, à l'église Saint-Roch, des fouilles pour rechercher le corps de Duguay-Trouin. Un monsieur, inconnu de tous ceux qui se trouvaient là, se présenta, portant à la main une baguette de coudrier. Il se faisait fort, assurait-il, sans qu'on creusât le moindre trou, sans qu'on éventrât le plus petit caveau, sans qu'on démolît un seul mur, de retrouver les restes qu'on cherchait, rien que par le pouvoir de sa baguette, qui, magiquement, par une sorte de magnétisme qu'il n'expliquait pas lui-même, se tournait vers les « endroits creux », les cachettes, les caveaux contenant des corps ou des métaux précieux.

On en fit aussitôt l'essai ; on conduisit l'inconnu à travers l'église ; on le fit passer, à plusieurs reprises, sur des sépultures très authentiques, dont il ne connaissait pas l'existence, sa baguette resta immobile ; elle semblait avoir perdu toute vertu : aucun sortilège ne se produisit ; on congédia le monsieur, qui partit en protestant et en se lamentant de l'incrédulité de ses contemporains.

Evidemment, cela paraît étrange, mais le monsieur avait raison. Il est établi, prouvé, démontré, que sous certaines influences, des baguettes de coudrier, tenues en main par quelque sujet spécialement doué, se tournent invinciblement vers les trésors ou autres objets cachés. Il n'y a pas très longtemps qu'on découvrait ainsi les sources, et je sais une histoire, très parfaitement authentique, qui donne pleinement raison à la confiance que l'inconnu de Saint-Roch pouvait avoir en sa baguette. C'était en 1692, à Lyon. Un jour de mois de juillet de cette année-là, un cordonnier nommé Sauvat et sa femme furent trouvés assassinés dans la cave de leur maison de la rue Neuve.

La justice ne disposait pas, au XVIIe siècle, des moyens rapides d'information et d'enquête qu'elle possède aujourd'hui ; un jour gagné par les malfaiteurs les mettait presque sûrement à l'abri du châtiment. Une fois sorti des limites de la province où il avait *travaillé*, un assassin était plus assuré de l'impunité qu'il ne l'est aujourd'hui de l'autre côté de l'Atlantique; aussi quelle que fût la diligence qu'apporta dans son enquête le lieutenant de police de la ville de Lyon, quelque grande que fut la célérité montrée par M. de Montgirol, intendant de la province, les assassins restèrent introuvables. On interrogea les voisins, qui n'avaient rien vu, on emprisonna un débiteur du marchand de vin qu'on relâcha lorsqu'il eut dûment établi un alibi irréfutable ; on fouilla les garnis fréquentés par les rôdeurs sans qu'il fût possible de fixer les soupçons et d'obtenir la moindre lueur qui vînt éclairer l'obscurité de ce drame mystérieux.

Les magistrats ne recueillirent aucun indice qui pût les mettre sur la trace des assassins ; l'affaire allait donc être *classée*, suivant l'expression consacrée, lorsqu'un certain Bodin se présenta chez le lieutenant de police, amenant un paysan dauphinois nommé Aymar, qui, disait-il, était porteur d'une baguette magique à l'aide de laquelle on découvrirait infailliblement les coupables. M. de Montgirol consulta le lieutenant de police, le lieutenant de police consulta les magistrats; bref il fut décidé, sans grande confiance, mais faute de mieux, qu'on ferait l'essai du talisman.

Aymar était un grand et fort garçon, à l'air très simple, et pas du tout sorcier. Il cueillit dans le jardin de M. de Montgirol une baguette de coudrier qu'il débarrassa de ses feuilles et, tous en bande, on se rendit avec lui à la maison de la *rue Neuve* où le crime avait été commis.

La perquisition commença. Dès qu'il eut mis le pied sur la première marche de l'escalier conduisant à la cave, Aymar fut pris d'un tremblement tel, qu'il ne serait pas resté, dit une relation de l'époque, l'espace de temps d'un *Miserere* sans s'évanouir, si on ne l'avait soutenu. La baguette elle-même s'agitait frénétiquement. Elle conduisit le paysan à l'endroit précis où avaient été jetés les cadavres, puis à la soupente dans laquelle l'argent volé avait séjourné ; comme un chien à l'odorat subtil qui ne perd plus la piste qu'il a éventée, elle se tourna vers la porte de la rue : on sortit ; elle dirigea Aymar vers la cour de l'Archevêché, indiqua le pont du Rhône qu'on traversa, puis se détourna brusquement à droite du fleuve.

Il y avait là, parmi deux ou trois maisons de pêcheurs, la cabane d'un jardinier située au bord du Rhône. La baguette magique désigna la porte de cette

masure ; on y entra. L'intérieur était plus que modeste ; le jardinier et sa famille, surpris par cette invasion de fonctionnaires, conduits par un paysan qui semblait en proie à une extase, regardaient d'un air de profond ahurissement l'étonnant spectacle dont leur chaumière était le théâtre. La baguette touchait tour à tour un pot de terre qui se trouvait sur un dressoir, deux verres posés sur une table, la targette de la serrure, le grand chenet de fer sous le manteau de la cheminée. Tout à coup elle fut prise d'une sorte de tremblement, comme si elle allait s'échapper de la main du paysan, et invinciblement elle l'attira dans un des angles de la pièce.

Dans cet angle, se tenait, timidement caché derrière un bahut, un jeune enfant de sept à huit ans, terrifié de ce qu'il voyait et tremblant de peur à la vue des soldats de police. La baguette se dirigea vers lui, et, à l'étonnement de tous, se posa sur la tête blonde de l'enfant qui poussa un grand cri.

Tous les assistants se regardèrent muets d'étonnement et de stupeur : le talisman semblait désigner pour l'assassin des époux Sauvat ce gamin chétif et tout tremblant ; c'était tellement invraisemblable qu'Aymar lui-même, malgré sa robuste confiance, en paraissait décontenancé. M. de Montgirol, qui avait suivi jusque-là l'épreuve, fut le premier à reprendre son sang-froid ; il s'approcha de l'enfant, lui prit la main, le rassura et l'amenant au milieu de la chambre le fit asseoir sur ses genoux.

— Voyons, mon petit garçon, lui dit-il ; tu vas nous dire la vérité ; tu vois qu'il serait inutile de mentir ; ce monsieur que voilà possède un secret qui nous avertirait aussitôt si tu déguisais la vérité. Dis-moi : y a-t-il longtemps que tu n'as traversé le pont du Rhône et que tu n'es allé en ville ?

— J'y suis allé avant-hier, monsieur, dit l'enfant presque à voix basse.

— Mais auparavant, il y a quinze ou vingt jours, au commencement du mois, n'es-tu pas allé à Lyon ?

Le père de l'enfant voulut intervenir, mais l'intendant lui fit, du geste, signe de se taire.

— J'y vais chaque dimanche avec mon père et ma mère, reprit l'enfant ; nous allons à la messe à Saint-Nizier.

— Ne te souviens tu pas d'être allé en ville, au commencement du mois, le premier jeudi de juillet ?

— Le premier jeudi de juillet ?... Non, monsieur, je suis certain de n'avoir pas quitté la maison ce jour-là.

— Comment peux-tu si exactement te rappeler que ce jour-là tu n'as pas quitté la maison ?

— Parce que mon père et ma mère étaient absents; je suis resté seul le jeudi toute la journée ; ils ne sont rentrés que le soir, et, le lendemain matin, de très bonne heure, ils sont retournés à leur travail, me laissant de nouveau seul. A peine étaient-ils partis qu'on a frappé à la porte et que trois hommes sont entrés dans la maison. Ils avaient l'air méchant et j'ai eu grand'peur ; voilà pourquoi je me souviens de ce qui s'est passé ce jour-là.

— Ils avaient l'air méchant, dis-tu ; est-ce que ces hommes t'ont fait du mal ?

— Point du tout, Monsieur ; ils m'ont demandé si je pouvais leur donner à manger et je leur ai donné du pain qui était dans la huche. Puis ils ont bu à cette cruche que voilà et que le monsieur a touchée tout à l'heure du bout de sa baguette ; enfin l'un d'eux a sorti une pièce d'argent qu'il a jetée sur la table ; mais un autre l'a reprise aussitôt en disant : « Tu veux nous faire pendre », et celui-là m'a donné quatre sous. Puis il m'a dit au revoir en me faisant une caresse, et il m'a posé sa main sur la tête. Alors ils sont partis aussitôt ; ils avaient l'air fort pressé.

M. de Montgirol regarda l'exempt de police qui regarda Aymar. Ils comprenaient : la baguette divinatoire avait suivi la trace des assassins ; et si elle s'était arrêtée sur la tête de l'enfant, c'est que l'un des meurtriers y avait posé sa main. Cette piste, toute vague qu'elle restait, était la première lueur qui venait guider la justice dans cette ténébreuse affaire. On était certainement — autant du moins que le permettait de croire l'étrangeté des moyens employés — sur la trace des malfaiteurs ; il était évident qu'ils avaient pris la fuite, et, à l'heure actuelle, ils se trouvaient loin de Lyon et peut-être hors de France. On rentra donc en ville, car leur poursuite, qui pouvait être longue et difficile, nécessitait quelques préparatifs. Le surlendemain seulement, Aymar, accompagné de quatre archers sous la conduite d'un officier de police, et muni de certificats en règle, se mit en campagne ; son mystérieux talisman le conduisit de nouveau au bord du fleuve. Une foule énorme — car l'affaire s'était ébruitée et passionnait fort l'opinion — accompagna jusqu'au pont du Rhône ce sorcier aux gages du roi ; on vit Aymar descendre sur la berge ; sa baguette lui indiquait avec une précision mathématique la direction à suivre ; une demi-lieue plus bas que le pont du Rhône, elle se tourna vers le milieu du fleuve ; on en conclut que là les meurtriers s'étaient embarqués. On détacha un bateau ; le paysan dauphinois y prit place avec les hommes de son escorte, et, en quelques coups de rame, la barque fut livrée au courant qui l'entraîna vers le sud.

Au pont de Vienne, Aymar, qui se tenait à l'avant du bateau, et qui indiquait la direction à suivre, d'après les inflexions de sa baguette de coudrier, donna

l'ordre de gouverner la barque vers l'arche la plus étroite et dont l'accès était interdit aux bateliers à cause de la rapidité du courant et du peu de profondeur du fleuve. Les meurtriers étaient passés là ; on aborda à tous les ports, on entra dans les auberges, partout le bâton magique touchait les verres où les assassins avaient bu, se courbait vers les sièges où ils s'étaient assis, et se retournait ensuite vers le fleuve comme pour indiquer qu'il fallait poursuivre plus loin encore cette fantastique enquête.

Enfin, à Beaucaire, on s'arrêta. La baguette oscillait mollement.

On suivit la direction qu'elle paraissait indiquer de préférence, quoiqu'elle obliquât de droite et de gauche et qu'elle semblât hésiter. On pénétra dans la ville et l'on arriva devant un sombre et noir bâtiment dont toutes les fenêtres étaient garnies de barreaux de fer : c'était la prison.

Aymar et ses archers s'en firent ouvrir les portes ; dès qu'ils y eurent pénétré, le bâton retrouva tout son pouvoir, il désigna la porte d'un des cachots, et lorsqu'on en eut extrait le détenu qui s'y trouvait, le coudrier se tourna vers lui avec tant de vigueur qu'on pût croire qu'il allait se rompre.

Ce prisonnier était un pauvre bossu qu'on avait arrêté une heure auparavant dans les rues de Beaucaire pour avoir volé un pain à la porte d'un boulanger. On ne prit pas la peine de l'interroger, tant ceux qui accompagnaient le paysan dauphinois avaient une confiance aveugle en son talisman ; son écrou fut levé immédiatement et il fut confié à deux archers qui reçurent l'ordre de le conduire à Lyon. Quant à Aymar, après un jour de repos à Beaucaire, il voulut continuer à suivre les indications de sa baguette, persuadé qu'elle le mettrait sur la trace des autres meurtriers. Il descendit le Rhône, traversa Marseille, suivit la côte jusqu'à Toulon, s'embarqua, aborda à Antibes, longea la corniche, jusqu'aux frontières du comté de Nice où il s'arrêta, ne pouvant pénétrer sur les terres italiennes. On en conclut que les complices du bossu avaient émigré à l'étranger et qu'ils se trouvaient hors des atteintes de la justice française.

Cependant le bossu arrêté à Beaucaire avait été à petites journées ramené à Lyon, bien qu'il jurât qu'il était victime d'une sorcellerie, qu'il n'avait de sa vie dépassé Valence et qu'il entendait pour la première fois parler des époux Sauvat. Malheureusement pour lui, les archers chargés de sa personne le présentaient au retour à toutes les auberges où s'était arrêtée à l'aller la baguette magique d'Aymar. Partout il fut reconnu ; bien des gens déposèrent qu'ils l'avaient vu passer quinze jours auparavant en compagnie de deux autres piétons de mauvaise allure ; aux approches de Lyon, il essaya d'échapper à la surveillance de ses gardiens, ce qui acheva de gâter son affaire ; l'enfant de la maison des bords du Rhône le reconnut formellement pour un des trois hommes qui lui avaient parlé le lendemain du crime. Bref, devant tant de présomptions accablantes, il finit par faire des aveux complets : il fut roué vif sur la place des Terreaux le 20 août 1692.

J'atteste que l'histoire est vraie de tous points et qu'elle parut telle à tous ceux qui l'étudièrent.

G. LENOTRE.

# A propos du Médium Eldred

## *Une lettre de M. Letort*

Paris, le 4 avril 1906.

A MONSIEUR GASTON MERY,

DIRECTEUR DE L'*Echo du Merveilleux*.

Mon cher confrère,

Dans l'*Echo du Merveilleux* daté du 1er avril, vous faites allusion à nos séances de matérialisation, pensant que le « démasquement » de M. Eldred infirme celles-ci. Vous nous permettrez sans doute d'affirmer, dans votre revue, que nous sommes toujours convaincus d'avoir assisté à des phénomènes réels. Nos séances ont eu lieu le 30 juillet 1905, le 2 et le 9 août. M. Eldred habitait alors Clowne, dans le Derbyshire, où il représentait une importante maison d'approvisionnements ; il n'était pas encore devenu médium professionnel, et aucun *manager* ne l'assistait.

Laissez-nous nous étendre un peu.

D'abord, la chaise.

M. Eldred, dans nos séances, ne se servait pas de la chaise incriminée, mais d'un fauteuil formé de baguettes de bois, lequel fauteuil avait un petit coussin de cuir, gros comme un poing d'enfant, pour supporter la tête, et un autre plus large mais plat, fixé au siège, coussins qui paraissaient remplis de crin. Nous avons retourné la chaise, l'avons bien examinée, secouée, ainsi d'ailleurs que nous examinâmes le parquet et les murs, secouâmes les rideaux. Il n'y avait rien de suspect.

Le *Light* a publié une reproduction des objets saisis dans la chaise le jour de la « démasquation. » Nous sommes bien certains que de pareils objets n'ont pu être employés à Clowne, car il aurait fallu l'obscurité ou à peine de la lumière, pour que le médium et ses complices pussent jouer un rôle.

Les complices? Par où seraient-ils entrés? D'ailleurs personne n'admet qu'Eldred eût des complices, pas même ceux qui l'ont accusé et « démasqué ».

Le médium simulait des esprits, mais les séances ont eu lieu en bonne lumière, nous l'avons dit, en trop bonne lumière pour permettre l'emploi de barbes, masques, etc.; et puis nous avons vu des hommes, des femmes, des enfants, quelques-uns de très près, tous différant les uns des autres de stature, de corpulence, de visage, figures bien vivantes. En outre, nous avons reconnu quelques-uns des nôtres, nous les avons retrouvés comme ils étaient sur terre, nous l'affirmons encore avec la même insistance ; et nous avons touché des mains, manié des draperies, et deux esprits ont fabriqué devant nous l'étoffe dont ils s'entouraient.

Qu'avons-nous encore pu constater d'indéniable ?

Nous avons vu plusieurs fois en même temps le fantôme et le médium, en bonne lumière ;

Nous avons vu se dématérialiser et se rematérialiser plusieurs fois un esprit, d'abord la moitié du corps, des pieds à la ceinture, puis tout à fait, et cela dans une lumière suffisante pour rendre impossible l'emploi d'une étoffe noire.

Voilà, mon cher confrère, ce que nous affirmons, et nous ajoutons que, pour nous, la médiumnité de Charles Eldred ne fait aucun doute.

En vous remerciant de l'insertion de cette lettre, croyez toujours à notre bonne confraternité.

Charles et Ellen Letort.

# LA LISEUSE D'AMES

M. et Mme Lauth-Sand, par un aimable billet, se proposaient de présenter à leurs amis, mercredi dernier, une personne douée d'une exceptionnelle faculté : Mme E. Boissonnet-Favre, la liseuse d'âmes.

Mme Lauth-Sand est la petite-fille de George Sand. Mme Favre est la fille du médecin de George Sand, qui a été aussi le médecin d'Alexandre Dumas fils, son conseiller et son inspirateur — ou pour mieux dire son incitateur. C'est à lui qu'est dédiée, pour la part de collaboration qui lui en revient, la *Femme de Claude*.

Ce fut à Paris, alors qu'elle gaspillait encore sa vie ardente, que le docteur Favre, par son ami Mario Proth, rencontra George Sand. Cette grande silencieuse, qui savait si bien écouter, aux premiers mots, fut séduite par la nouveauté des propositions, des théories, des paradoxes — elle n'aurait su dire encore à quels termes s'arrêter — qui se pressaient sur les lèvres de cet extraordinaire savant. Il y avait en lui du mage et du magicien. Sa pensée, prodigue en expressions colorées et vives, dédaigneuse des sentiers battus, et qui, volontiers, pour atteindre les sommets, prenait des chemins de contrebandiers, était vertigineuse. La suivre était un plaisir pour la secousse physique qu'on en recevait.

Ses yeux étaient deux sondes aiguës qu'on sentait vous pénétrer, qui vous fouillaient jusqu'au plus intime de l'être, et qui en rapportaient à la lumière extérieure ces éléments du « connais-toi toi-même », que si peu d'hommes, même dans le repliement le plus sévère, savent ou veulent trouver. Ils ont comme peur de s'apprendre. Lui, dardant sur les visages, où la culture de l'homme évolué met pourtant son masque, lisait l'âme couramment. Dans les *Lettres de Junius*, d'Alexandre Dumas, les principaux portraits physiologiques sont dictés par lui. Voyant? non : observateur qui avait fait de l'observation une science aux bases éprouvées.

George Sand, qui était un si admirable récepteur des impressions ambiantes, et, phénomène plus rare, une si consciencieuse observatrice d'elle-même, fut frappée de la sûreté des diagnostics que cette sorte d'initié supérieur posait. Elle se donna d'âme, toute, comme un enfant docile et un peu malade, à qui lui disait, avec une autorité souveraine : « Je vous guérirai. . »

Vous entendez bien qu'il ne lui apportait point les remèdes traditionnels et que ses ordonnances ne trouvaient point leur exécution chez le pharmacien. Il lui conseillait la vie apaisée, dans la sérénité de cette nature avec laquelle son âme panthéiste si exaltée communiait. Ce fut lui qui découvrit Nohant, et qui lui dicta cette règle de vie de châtelaine rurale, romancière à ses heures, mais délivrée des villégiatures brûlantes et des stériles mondanités. Ce fut lui qui lui conseilla : « Soyez, pour votre guérison de Paris, la bonne dame de Nohant. » Désormais, la bonne dame, obéissant à ses instructions, n'eut plus d'autre médecin que le docteur Favre, qui devait chez elle rencontrer Dumas fils.

Elle le présenta à son examen impeccable, et désormais les deux hommes, s'étant pénétrés, ne se quittèrent plus. Dumas avait besoin du stimulant de cet intuitif qui secouait notre vieux monde en ses doigts, instruits et rudes, de rebouteur philosophique, quasi-sorcier pour ce qu'il voyait au delà, avec les rayons X de son regard inquisiteur. En avance de dix ou vingt ans sur les questions d'exégèse et de morale, il fut assez puissant pour faire tourner bride au matérialisme étroit et sec de Dumas fils et pour l'orienter vers cette petite lumière qui mit tardivement, dans son œuvre, une lueur de spiritualisme.

Le docteur Favre vit toujours, il s'est retiré sur le bord d'un tranquille ruisseau, en Poitou. Sa fille — mariée et mère de famille — a grandi à son ombre ; elle s'est imprégnée de ses leçons, elle a profité de son enseignement. Elle a hérité de lui la faculté redoutable de lire les âmes dans les traits, et de les

traduire en une langue forte et claire, riche en nuances, qui lui permettent toutes les délicates atténuations que lui dictent la courtoisie et le tact — et l'indulgence aussi.

Elle a parlé chez M. Chéramy, chez la comtesse Greffulhe, chez la princesse de Polignac, chez la comtesse de Villedon, chez Mme Louis de Biré, chez Mlle Abbéma. Mercredi, c'était chez la petite-fille de George Sand.

Elle expose sa méthode, qui n'emprunte rien au merveilleux; elle n'est ni occuliste ni même chiromancienne. Elle regarde les mains, apprécie leur mollesse ou leur fermeté, analyse leurs formes, fait fléchir le pouce en équerre, mais ne lit point dans leurs lignes, cette géographie insignifiante où elle se refuse à croire que soient tracées et visibles les routes du destin. C'est dans les traits de la physionomie, dans l'allure, qu'elle découvre nos penchants, nos tendances, nos maux, nos facultés et nos aspirations.

J'étais là devant elle — petite femme toute simple, vêtue très simplement, presque monacalement, tant elle porte encore le cachet discret de sa province. Je croyais mon Moi bien enclos, et triplement verrouillé, tandis qu'elle parlait. Elle ne disait pas des choses extravagantes. Elle émettait des considérations générales sur cette harmonie que notre corps présente à l'œil; sur l'équilibre de notre être qui suppose celui de nos facultés.

Sur cette observation, que les femmes devaient être moins faciles à saisir, pour ce qu'il y a en elles, d'ordinaire, une impersonnalité plus docile; que le visage de l'homme était plus écrit; elle répondit que c'était le contraire, que la femme se livre, quand l'homme, non par duplicité, mais parce qu'il se connaît mieux, se masque mieux. Et comment tombe son masque?

— « Par la fatigue, répondit-elle, si on lui parle longtemps. Alors, malgré lui, et ne fît-il qu'écouter, par la façon dont il écoute et se montre intéressé, ennuyé ou touché. »

J'avais écouté, sans doute, puisque sa main, comme en se jouant, avait dénoué mon masque. Car, dans sa pensée, implacable miroir, je vis se refléter cette secrète image, dont j'avais cru le mystère mieux scellé.

Des inconnus d'elle étaient là qui lui furent bientôt familiers jusque dans les plus intimes replis de leur âme. Ils en restaient plus rêveurs qu'amusés.

Cette pénétrante physionomiste revient dans ce Paris, où son père exerça sur les plus hauts esprits une action étrange et vigoureuse. Elle est invitée, choyée dans les salons, où sa science sans charlatanisme repose des banalités coutumières — fille de ce docteur Favre qui n'est peut-être, ayant quitté Gœthe pour Dumas, que le docteur Faust.

GEORGES MONTORGUEIL.

# UNE TRIPLE HANTISE

Un de nos lecteurs nous signalait récemment les faits étranges qui se passaient à Hiers-Brouage, près Marennes, dans la Charente-Inférieure. Il s'agissait de trois jeunes filles dont les habits, devant témoins, étaient à chaque instant lacérés par des mains invisibles. Nous avons écrit à diverses personnes pour nous renseigner sur ces incidents étranges. Nous n'avons reçu jusqu'à présent que la relation suivante publiée par le *Conservateur*, de Marennes. Nous la reproduisons, sans y rien changer — en attendant que nous arrivent les renseignements que nous avons sollicités.

*Le* « MERVEILLEUX » *à Hiers*

24 mars.

Du *merveilleux*, c'est à tout le moins ce que nous en pouvons dire présentement.

Un examen attentif des faits passés, présents et à venir (car des prédictions ont été faites peu rassurantes, je vous assure) permettra, nous l'espérons, d'asseoir un jour un jugement définitif et fondé sur l'origine, la nature, les causes du *merveilleux* que nous signalons aujourd'hui dans la commune d'Hiers.

Trois fillettes, trois jeunes apprenties de douze à quinze ans, travaillant ensemble sous la direction d'une patronne, sont depuis tantôt deux mois l'objet de poursuites, de tracasseries étranges. La disparition dans l'atelier de ciseaux, dés, fil, etc..., a marqué l'entrée en campagne des « esprits » malfaisants.

Puis, l'une des trois enfants a senti soudain ses propres habits tomber en loques, déchirés par une main invisible.

Le phénomène s'est maintes fois renouvelé sous les yeux de ses compagnes, de sa patronne et des membres de la famille.

Une somnambule a été aussitôt consultée, qui a hésité à se prononcer sur le fléau et émis un doute sur sa puissance à l'éloigner, mais a néanmoins conseillé de prier, de faire une neuvaine, de s'approcher des sacrements.

L'enfant a suivi la pieuse direction donnée par la somnambule et s'est vue, le jour même de sa communion, délivrée du mal mystérieux qui ne l'a quittée que pour s'abattre et de façon terrible sur la deuxième des trois apprenties en cause.

De celle là les habits ont été tous mis en pièce, tous moins la chemise. Ses parents la recouvraient-ils d'un autre vêtement, il était aussitôt lacéré.

Deux nuits on ne put même la coucher qu'à deux heures du matin, dans la crainte que le lit n'y passât comme le reste.

Vers deux heures, le calme était revenu, mais à son réveil de nouvelles frayeurs l'attendaient : vision d'un vieillard au bâton noueux et aux méchantes savates, selon l'expression de l'enfant que l'on entendit alors, elle si douce et si inoffensive, parler de se jeter dans l'eau, dans le feu, d'y jeter ses frères.

Trois jours consécutifs, les parents trouvèrent également à leur porte de mystérieux paquets dont l'un renfermait trois peignes avec des cheveux, l'autre du salpêtre, le troisième des cristaux et du soufre.

Les cheveux des peignes ont été aussitôt brûlés par les parents qui, peu après, les ont retrouvés dans les mêmes peignes.

Entre temps, on fut, pour cette seconde enfant comme pour la première, consulter la somnambule de Rochefort qui avoua que le fléau était au-dessus de ses forces et tenait du *spiritisme*, mais renouvela encore ses pieux et peu compromettants conseils.

L'enfant s'y soumit et s'en trouva bien, puisque ses habits ne sont plus lacérés, mais seulement les étoffes sur lesquelles elle travaille.

La somnambule a refusé de venir sur les lieux pour cause d'impuissance, comme elle l'avait déjà dit.

Mais un protestant de Paris, qui s'occupe de spiritisme,est venu,lui, a hypnotisé les quatre personnes (patronne et apprenties) en question, et a déclaré alors voir trois êtres mystérieux : il a parfaitement dépeint un premier; le second était le vieillard que vit l'enfant; troisième, rien. Il a enjoint des exercices pieux tout comme la somnambule ; neuvaine, chapelet, lecture du Prologue de l'Evangile Saint-Jean, et se faire évangéliser.

M. le curé a bénit les personnes et les maisons. Il ne peut faire plus.

Et maintenant, l'on attend avec angoisse la fin de la neuvaine.

Tous les jours l'enfant voit se déchirer les étoffes sur lesquelles elle travaille. J'ai été moi-même témoin du prodige, de même que j'ai vu le monceau de ses vêtements en loques.

D'après les prédictions de la somnambule, la troisième apprentie serait pareillement atteinte et se verrait couper tous ses habits, jusqu'à sa chemise même cette fois.

Mais alors, d'après le monsieur parisien, ce serait fini ; le mal gagnerait la personne même qui l'aurait causé, au point de nécessiter la présence des médecins.

Attendons... PÉRÉGRINUS.

---

31 mars.

Nous n'avons rien à rétracter de ce que nous avons dit dans notre précédent numéro sur les singuliers événements qui se sont déroulés à Hiers.

Une rectification s'impose cependant : que les fillettes, bien avant que l'on fut voir la somnambule, s'étaient approchées d'elles-mêmes des sacrements. Nous préférons qu'il en ait été ainsi,pour l'honneur de la religion.

Avec cette rectification une addition s'impose également. Notre article n'avait pas encore paru, et déjà la renommée aux cent bouches avait porté ces choses au-delà de la Seudre. De La Tremblade, l'on venait à pleine voiture, le samedi 24 mars, voir ce qui se passait à Hiers.

Cette semaine nous n'avons nous-mêmes rien vu ; mais, paraît-il, les mêmes faits extraordinaires que nous avons relatés continuent.

PÉRÉGRINUS.

Il semble bien qu'il s'agit de phénomènes tels que nos lecteurs en connaissent plusieurs exemples ; mais nous attendrons, pour nous en faire une opinion nette et tenter de les rattacher à des groupes de faits déjà étudiés par nous, que nous ayons reçu à leur sujet des procès-verbaux plus précis que le reportage de notre confrère du *Conservateur*.

---

# ETUDE EXPÉRIMENTALE

## de quelques phénomènes de force psychique *(suite)*

*(Voir les nos des 1er, 15 février, 1er et 15 mars, 1er avril)*

Dans l'expérience de la canne il est encore plus conscient (1). Le médium la soutient uniquement par sa volonté,mais en même temps il extériorise par une pression convenable des muscles, du fluide nerveux, véhicule de la volonté ; il sent donc quelque chose sortir de lui qui le relie à la canne d'une façon invisible et qui rentre brusquement en produisant un choc, dès qu'elle tombe.

Toutefois, il y a là aussi des éléments extérieurs à la conscience des assistants. Ces éléments appartiennent à l'inconscient, c'est à-dire à cette partie de nous-même où restent imprimés tous les faits, connaissances, images, sentiments qui ont passé par notre conscience et que nous retrouvons dans l'acte de la mémoire, dans celui des suggestions et même dans l intuition. Chacun de ces éléments, idée-entité, image, vêtement de l'idée, désir passionnel ou volonté de l'idée, est comme une molécule du monde subjectif. Leur spontanéité, leurs affinités, les poussent à des groupements qui sont des cristallisations subjectives : ces groupements se modifient en rejetant d'anciennes monades pour en prendre de nouvelles, et changent chaque fois de personnalités. Quand une unité individuelle entre dans un groupement, elle perd sa personnalité pour prendre celle du groupe auquel elle appartient. Chacune de ces entités élémentaires est à peine consciente, mais certaines combinaisons peuvent avoir une résultante très consciente et très intelligente qui pourra se manifester comme entité individuelle à personnalité instable, et, à l'analyse, donnera comme

(1) Pour que les phénomènes soient produits consciemment il paraît nécessaire que l'opérateur puisse extérioriser sa volonté, qu'il perçoive les forces en jeu, et sache les utiliser : ce n'est pas à la portée du premier venu.

sous-produits de la désintégration, des monades appartenant aux inconscients en présence.

Il y a une chimie de ces éléments; plusieurs groupements peuvent exister simultanément, lutter pour l'existence et se présenter tour à tour devant notre conscience pure (1), en lui donnant l'illusion du moi personnel. La place me manque pour développer ces idées comme elles le méritent; ce qu'il faut retenir de cela, c'est que l'inconscient est conscient, capable de volitions, de raisonnement, de jugements (2), qu'il a sa vie propre, ses personnalités, comme le montre si bien l'excellent article de M. Binet sur la vision mentale dans la *Revue philosophique* (mars 1889) (3); seulement c'est une erreur que d'en faire un second moi personnel. Cette notion de la double conscience est née d'une observation incomplète. En réalité, le moi est une illusion qui s'attache à la conscience pure; chacune de ces personnalités parasites projette un moi, et comme il n'y a pas souvent de lien entre ces groupements, le sujet perd le souvenir et présente les apparences d'une double conscience alors qu'elle est plutôt multiple (4).

Mais les entités de l'inconscient, c'est-à-dire les groupements stables, peuvent agir sur le corps indépendamment de la conscience personnelle et produire l'écriture mécanique, comme elles peuvent enregistrer les impressions des organes anesthésiés des hystériques, ainsi que l'a montré M. Binet.

Elles peuvent emprunter des éléments de personnalité aux assistants même éloignés et devenir alors un être collectif. Enfin, des déchets, des résidus tout à fait inconscients, parias de ces associations, victimes de la lutte pour la vie subjective, se présentent isolément et produisent les communications incohérentes, ces mots déformés, dépourvus de sens que j'ai observés si souvent. Ces entités sont à la fois nos enfants et nos serviteurs; comme elles peuvent, extériorisées, entrer en rapport avec la matière, le

(1) La conscience pure ou soi-conscience est la conscience de la Monade humaine, isolée de tout groupement : c'est le moi-véritable. Les composantes de la personnalité de l'homme vivant sont :
1° La soi-conscience;
2° Les sensations et mouvements émotifs;
3° Les éléments de l'inconscient;
4° Les parasites de l'inconscient;
5° Les éléments de l'identité physique.
La résultante est une personnalité illusoire et essentiellement instable. (D. M.)

(2) Et même de faire des opérations d'arithmétique comme dans le cas de Montdeux et d'Inaudi (D. M.)

(3) Cet article m'est apporté au dernier moment par M. Gaboriau; je pense qu'il est utile de le signaler ici (D. M.)

(4) Un des cas les plus remarquables de ce phénomène si peu connu est celui de Mme H. P. Blavtsaky sur lequel il y aurait un livre à faire. *F. K. Gaboriau.*

Mage les modèle pour l'usage qu'il se propose et s'en sert comme d'instruments pour produire des phénomènes (1). Elles peuvent vivre depuis quelques minutes jusqu'à quelques semaines, servir les désirs du médium ou l'obséder, le tracasser (idée fixe, monomanie), ou même se substituer complètement à lui, soit momentanément (changements de conscience des hypnotiques), soit définitivement (folie).

Quant à aller chercher dans ces manifestations incohérentes, fruit de lectures mal digérées, des preuves de l'immortalité de l'âme, des règles de conduite, voire des cosmogonies, il faut vraiment bien avoir besoin d'illusions et n'être pas difficile en fait de preuves (2).

MÉCANISME DES PHÉNOMÈNES

La matière est constituée par un ensemble d'effets dont les causes nous échappent et qui peuvent être classés en deux catégories bien distinctes :

1° Effets dynamiques résultant de l'action des points matériels les uns sur les autres : par exemple, la pesanteur, les réactions physiques et chimiques, l'impénétrabilité;

2° Effets sensibles, résultant de l'action dynamique des points matériels sur nos sens. Ces effets sont purement subjectifs. Tels la couleur, le son, l'odeur, la tangibilité, la solidité. Cet ensemble de propriétés constitue la seule notion que nous puissions avoir de ce qu'on appelle la matière, et quand un objet en est dépourvu, nous pouvons affirmer qu'il n'est pas matériel.

Par exemple, l'électricité n'est pas matérielle parce qu'elle pénètre la matière, alors que celle-ci a pour caractéristique d'être impénétrable à elle-même; elle fait plus que la pénétrer, elle la vivifie.

Il y a d'autres propriétés que nous pouvons découvrir indirectement en percevant la résultante des actions que ces propriétés peuvent avoir les unes sur les autres. C'est ainsi, par exemple, que nous avons la connaissance de la lumière polarisée qui n'affecte pas spécialement nos sens.

Un point matériel nous apparaîtra donc comme un point possédant un certain nombre de potentialités dont la réalisation par nos sens constitue l'ensemble de nos propriétés.

(1) Nous avons constaté que de la pensée extériorisée et individualisée peut se loger dans les recoins obscurs des appartements, et continuer à se manifester longtemps après le départ du médium (D. M.)

(2) Les personnes qui ne sont pas ennemies d'une douce gaîté n'ont qu'à lire le récent ouvrage de M. Lacroix (Leymarie, éditeur, Palais-Royal) pour se rendre compte de l'extravagance des spirites. Nous recommandons spécialement ce cas à l'attention des aliénistes (D. M.).

La possibilité qu'a un point matériel de réaliser ses potentialités se présente comme une activité, une spontanéité renfermée en lui et qui est précisément la cause immédiate des propriétés de la matière.

Les rapports mutuels des points matériels déterminent la masse et le mouvement.

Les rapports des points matériels avec notre conscience déterminent la couleur, la tangibilité, la sonorité, etc.

Un point matériel qui n'est pas en rapport avec nos sens n'existe pas complètement ; il ne peut réaliser toutes ses virtualités.

D'un autre côté, la réalisation de la potentialité masse par d'autres points matériels est la cause immédiate de la tangibilité.

Si, à la sensation du toucher se joint celle de la vue, l'objet existe complètement.

Ainsi dès qu'un corps est tangible et visible, il existe, non seulement pour nous qui l'observons, mais pour tous les points matériels en rapport avec lui et par conséquent pour tous les observateurs normalement constitués.

Nous n'avons connaissance de la matière que par les sensations que nous éprouvons quand nous sommes en rapport direct avec elle et par les sensations que nous éprouvons quand, au moyen d'instruments intermédiaires, nous observons les rapports dynamiques des points matériels entre eux.

Quand nous n'éprouvons aucune de ces sensations, nous sommes en droit d'affirmer que l'objet n'existe pas ; quand inversement nous les éprouvons nous pouvons affirmer qu'il existe.

Il y a plus ; comme nous venons de le montrer, il suffit que la sensation de toucher existe pour que l'objet, mis en rapport avec nous, c'est-à-dire créé, soit aussi en relation de masse avec les objets environnants.

Les éléments sensitifs sont des causes ou forces subjectives et, à ce titre, ils sont soumis aux lois d'une dynamique spéciale dont les principes les plus élémentaires sont les suivants :

1° Plusieurs forces peuvent se composer en une résultante d'une spontanéité plus grande que les composantes : c'est la généralisation d'une loi de mécanique ordinaire; par exemple, la résultante de la pesanteur et de la puissance vive d'un point lancé horizontalement qui sont des spontanéités rectilignes, est une spontanéité d'un ordre plus élevé puisque la trajectoire qu'elle fait décrire au point est une courbe du 2e degré ;

2° Un centre de forces virtuelles tend toujours à réaliser son existence. Qui dit, en effet, potentialité dit tendance vers une réalisation possible.

Comme l'équilibre est une non-existence et que deux forces opposées tendent à s'équilibrer, il en résulte le principe suivant :

3° Les causes ou forces semblables s'attirent, différentes se repoussent : c'est une condition d'existence.

Comme les forces sont des spontanéités, ces affinités doivent être considérées comme des sympathies ou des antipathies.

Les groupements de ces formes sont donc conditionnés par une sorte de lutte pour l'existence : cela est aussi vrai pour les affinités psychiques que pour les affinités chimiques.

La volonté est une spontanéité subjective et à ce titre elle a une action sur les éléments sensitifs et dynamiques et par conséquent sur la matière, action conditionnée par le principe suivant :

4° Une force plus intense domine et gouverne une force plus faible dans le champ de son action.

Dans le monde physique, un poids de 100 kilos domine notre action musculaire ; dans le monde subjectif, une volonté faible est le jouet d'une volonté forte ; en chimie, l'atome de zinc chasse l'atome d'hydrogenium du groupement $H.SO^4$. Ce qui est vrai pour la chimie est vrai en psychisme ; les affinités chimiques sont des volontés subjectives.

L'action de la volonté sur les éléments subjectivement vibratoires, d'ordre sensitif, qui constituent pour nous la notion que nous avons de la matière, est donc indiscutable.

Du fait que la matière entre en relation subjective avec notre conscience on peut conclure qu'un point matériel est la résultante d'actions immatérielles.

On devra donc considérer le point matériel comme le résultat de l'agrégation autour d'un centre d'énergie potentielle (centre neutre ou de *laya*) d'éléments simples ou monades immatérielles qui sont les monades dynamiques, celles de la vue, celles du toucher (1).

Chauffer un corps, c'est accroître le nombre des monades qui le composent et modifier par conséquent sa composition.

Voir un corps, c'est entrer en rapport psychique avec lui, c'est éprouver le choc de ses éléments subjectifs visuels.

Toucher un corps, c'est encore percevoir ses éléments subjectifs du toucher. Un corps n'existe complètement que s'il est vu et touché ; en dehors de là, sa vie est limitée à la relation des points matériels voisins.

Ainsi un point matériel n'est que la résultante d'un

(1) En réalité toutes les monades sont de la force individualisée ; il suffit d'introduire la notion de qualité dans la dynamique pour voir qu'elles sont différenciées (D.M.).

système de forces ; chaque composante est immatérielle et la résultante a les qualités de la matière.

Cette conception (1) permet de se rendre compte comment une force de qualité raffinée, telle que la volonté, peut, en se mettant dans un rapport spécial avec lui, dissocier un point matériel en ses éléments ou bien chasser du système de forces tel ou tel élément qu'il lui plaira. C'est là tout le secret de l'alchimie pratique ou action de la volonté sur la matière.

Mais, normalement, notre volonté est moins forte que les éléments sensitifs émanés des points matériels. Nous subissons leur action malgré nous ; si nous avions une volonté forte, nous serions maîtres d'éprouver ou de ne pas éprouver telle ou telle sensation.

Une volonté forte pourra, au contraire, dominer ces éléments sensitifs au point d'altérer les sensations de telle ou telle personne comme il lui plaira.

Elle pourra naturellement aussi altérer les conditions de masse, c'est-à-dire de rapport mutuel dynamique des points matériels et produire des lévitations ou altérations de poids.

Elle pourra encore amener à l'existence des centres d'énergie potentielle en les mettant en vibration et réaliser leurs potentialités sensitives et dynamiques. Dès que le groupe de centres d'énergie sera rendu visible, tangible, et mis en rapport dynamique avec les centres existants voisins, l'objet existera réellement ; il sera créé.

Dès, au contraire, que la volonté paralysera tous ces éléments sensitifs, l'objet n'existera plus qu'en virtualité ; mais par l'opération contraire, il pourra derechef être ramené à l'existence.

Cela n'est pas en contradiction avec le principe de conservation de l'énergie : rien ne se perd, rien ne se crée, car s'il est général, il doit s'appliquer non seulement aux points existants par le fait de la volonté de la nature, mais encore aux points non existants : il y a là non pas une destruction ou une création de l'énergie, mais un simple passage de la forme potentielle à la forme réelle et réciproquement (2).

Les conditions, pour arriver à ce résultat, sont une volonté forte et un contact intime avec les volontés à gouverner.

1° Volonté forte parce qu'elle aura à compter avec des forces très intenses qui pourront lui résister et même l'écraser ; l'opération est donc difficile et dangereuse.

2° Contact immédiat, cela va de soi, pour établir le rapport dynamique entre deux points sans intermédiaires.

Donc, que la volonté de l'opérateur agisse sur des volontés humaines par suggestion mentale ou sur des éléments matériels sensibles, le *modus operandi* comportera toujours une extériorisation de la pensée et par conséquent un dégagement fluidique, véhicule de la pensée, c'est-à-dire une médiumnité.

Que l'opérateur exerce sur d'autres volontés humaines une action suggestive déterminant telle ou telle hallucination collective ou non ou bien qu'il l'exerce sur des éléments sensitifs ou dynamiques de la matière, le *modus operandi* sera le même, mais le résultat sera différent.

Dans le premier cas, la réalisation ou la suppression de l'existence de l'objet ne sera pas complète ; le rapport dynamique avec la matière ambiante sera toujours le même ; l'objet ne pourra pas sortir du champ de la sensation de l'observateur, et l'altération de son mode d'être ne sera pas définitive.

Dans le second cas, l'objet pourra disparaître ou apparaître d'une manière définitive, ou bien, après avoir disparu, reparaître dans un autre endroit ; il pourra également cesser d'avoir une action sur la matière ambiante, se déplacer sans cause apparente et n'avoir plus de pesanteur. Ses conditions d'existence pourront aussi être légèrement modifiées d'une façon définitive, d'où la transmutation.

On voit que quand on parle de désintégration de la matière, il ne s'agit pas d'une dissociation des parties ni d'une vaporisation ; il n'y a là rien de pareil à ce que nous appelons une désintégration.

L'objet reste en effet lui-même ; il ne change pas de forme ni de substance ; il cesse simplement d'exister relativement à nos sens et à la matière environnante, mais il conserve à l'état virtuel non seulement sa forme, mais tout son canevas dynamique : tant qu'il est soumis à l'action stupéfiante et suggestive de la pensée, tous ses éléments dynamiques sensibles sont en quelque sorte hypnotisés.

Il en résulte que, pendant que les émanations vibratoires subjectives de l'objet sont, par un mécanisme d'interférence, stupéfiées par la volonté de l'opérateur, qui est, elle aussi, une vibration, il peut être transporté d'un endroit dans un autre avec la vitesse

(1) A l'appui de cette thèse que les atomes sont de purs systèmes de forces voyez : tous les alchimistes. — Leibnitz. *Minadologie*. — Kant. *Elementa metaphysica physicæ*. c. 2. — P. Boscowich. *Phylosophiæ naturàlis theoria redacla ad unicam legem virium existentium in naturâ* (in-4° vindo bonœ, 1758). — Les dynamistes modernes et tous les occultistes (D. M )

(2) Il va sans dire, mais il est peut-être bon de le rappeler, que tous les alchimistes de tous les pays et de toutes les epoques ont connu et décrit en toutes lettres le fameux principe de la conservation de l'énergie qu'on nous présente souvent comme étant une découverte moderne (*F. K. Gaboriau*).

de la pensée dans le champs d'action de la Volonté, aussi loin qu'il peut s'étendre (1).

L'objet peut alors traverser un mur, mais si l'on imagine qu'il y a là une paroi, c'est-à-dire un ensemble de forces capables d'arrêter l'objet, ses élémentaux dynamiques se réveillent par cette suggestion contraire à celle de la Volonté.

Il en est de même de la lévitation; la suggestion de l'opérateur s'exerce sur les éléments dynamiques de son propre corps et il s'enlève réellement pourvu qu'il croie qu'il le fait.

La création des objets suit le même processus en se compliquant de la réversibilité des sensations. Car ici l'objet se crée suivant un type donné dont l'image mentale existe dans l'inconscient de l'opérateur! C'est plutôt un dédoublement.

Toutefois, une volonté exercée peut modifier profondément la forme et l'apparence de l'objet.

Il est essentiel de savoir que quand nous voyons un objet, notre inconscient reçoit et conserve l'impression non seulement des éléments qui sont conscients au moment de la sensation, tels que la couleur et la forme, mais encore de tout le canevas dynamique dont nous n'avons pas conscience.

Par exemple, quand nous regardons une assiette, nous ne saisissons consciemment que les éléments sensibles de la surface, mais nous recevons aussi sans en avoir conscience l'impression de toutes les émanations vibratoires dynamiques de l'intérieur. Tout cela passe dans l'inconscient à l'état de virtualité; la forme et les éléments de l'objet y ont projeté, comme leurs propres enfants, des potentialités proportionnelles aux réalités qui leur ont donné naissance.

La conscience pure de l'opérateur, se débarrassant par une sorte d'auto-hypnotisme de la tyrannie de sa personnalité normale, se fixe sur cette image, en réveille les éléments endormis et les amène à l'existence actuelle.

Il est nécessaire que l'objet à créer ait existé, mais il peut se trouver au moment de l'opération soit dans l'inconscient de l'opérateur, soit dans celui d'un autre assistant; soit même dans le produit de la désintégration de l'inconscient d'une personne morte (2).

Une personne éloignée peut aussi assister psychiquement à la séance, de sorte que l'on s'explique très bien qu'on puisse observer le fantôme de cette personne ou de toute autre image contenue dans son inconscient, y compris celles des personnes mortes qu'il a connues.

La personne qui se manifeste ainsi n'en a généralement pas conscience, mais elle éprouve une sorte d'absence ou d'abstraction. Ce cas est moins rare qu'on ne pense.

Le cas où la manifestation revêt l'apparence d'une personne morte inconnue des assistants, mais connue de l'assistant éloigné, est très rare, mais j'en connais des exemples. Il convient de le citer parce que c'est celui qui se prêterait le mieux aux interprétations spirites.

On comprend maintenant pourquoi l'obscurité favorise les phénomènes. La volonté n'a plus, en effet, à agir que sur les éléments sensitifs du toucher et sur les éléments dynamiques, tandis qu'à la lumière il faut encore agir sur les éléments de la vue, ce qui exige un surcroît de force considérable.

La nature de l'objet n'a pas d'importance pour le phénomène. Ce peut être aussi bien une forme vivante qu'une assiette; seulement alors la matérialisation n'est pas durable parce qu'une forme vivante est essentiellement instable et c'est l'opérateur lui-même qui vit dedans soit consciemment soit inconsciemment.

Ces formes sont visibles, tangibles, pesantes; elles marchent, elles parlent; il y a là de la chair, du sang, des muscles; il y a du phosphate de chaux, du carbone, de l'hydrogène; d'où viennent ces molécules? — Sont-elles prises sur les objets voisins? Non!

Il ne saurait être question ici de molécules; jamais il n'a été prouvé qu'il y ait des molécules; du moment que les sensations et les rapports dynamiques engendrés par le phosphate de chaux sont éveillés, ce que nous appelons phosphate de chaux existe.

Je dis également qu'on ne peut pas prouver qu'il existe des molécules de carbone, tandis que tout ce qu'on peut faire, c'est de prouver qu'il y a des sensations et des rapports dynamiques dont l'ensemble constitue la seule notion que nous puissions avoir du carbone.

Il y a quelque chose de plus grave: ces formes parlent, pensent, ont une apparence de conscience et de personnalité; d'où cela vient-il?

Rappelons-nous que dans l'inconscient il n'y a pas que des formes, mais aussi des idées, des désirs, des sentiments. Quand nous les rappelons à l'existence, cela passe dans le domaine du conscient et fait partie de notre personnalité.

Ces forces, subissant la loi des affinités, concourent

(1) J'ai vérifié bien souvent que le désir violent de posséder un objet exerce sur ses éléments subjectifs une attraction analogue à celle d'un aimant et que si le sujet a une médiumnité, l'objet vient spontanément dans ses mains. Voir ce que dit Paracelse à ce sujet (D. M.).

(2) Il est facile de comprendre que dans un milieu où il n'y a ni frottements ni résistances passives, les éléments subjectifs de l'inconscient doivent avoir encore de la puissance vive à épuiser bien longtemps après la dissolution du corps. Ces molécules subjectives survivent absolument comme celles du corps et entrent dans d'autres groupements (D. M.).

à former des groupements divers constituant des personnalités.

Il y a, en outre, dans l'inconscientdes éléments parasitaires non évolués par l'individu et provenant d'inconscients désintégrés qui forment des personnalités à part ou entrent chacun pour sa quote-part dans les personnalités évoluées.

Or, il y a deux cas bien tranchés à examiner :

1° L'opérateur agit consciemment. Alors sa conscience pure revêtue de sa personnalité normale crée la forme et l'anime. Il conserve le souvenir de ce qui s'est passé et a seulement éprouvé un moment d'abstraction ;

2° L'opérateur agit inconsciemment ; c'est le cas d'un médium.

(A) Alors sa conscience pure revêt une des personnalités de l'inconscient, crée la forme et l'anime, mais n'en conserve aucun souvenir, le sujet est nécessairement entrancé.

(B) Ou bien, c'est le cas le plus général, la conscience pure n'intervient pas ; ce sont les volontés renfermées dans l'inconscient qui développent l'image et lui attribuent une de ses personnalités.

Alors, la manifestation est dangereuse, irraisonnable, guidée généralement par une idée fixe qu'elle cherche à réaliser.

Dans ce cas, la conscience pure reste à l'état impersonnel, le corps étant entrancé, ou bien elle reste dans la personnalité consciente et le corps n'est pas entrancé, mais alors la manifestation est moins complète.

Dans ce dernier cas, le sujet assiste lui-même à son propre dédoublement.

CONCLUSIONS

Le médium-type, d'après mes observations, a une personnalité insaisissable, principalement dans les séances.

Comme un caméléon change de couleur avec la luminosité de l'atmosphère, il change de personnalité en subissant toutes les fluctuations du milieu psychique qui l'environne. Ces personnalités ont souvent un lien entre elles, en sorte qu'il faut beaucoup d'attention pour les distinguer.

D'une manière générale, il est le miroir exact des foyers psychiques en rapport avec lui, ce qui fait faire des réflexions fort piquantes à l'observateur qui entend un habitué des cercles spirites lui donner des preuves indiscutables de ses communications avec les morts, sans se douter que tout cela est sorti de lui-même, et a passé par le médium avant d'arriver à la table.

Il en résulte une cause d'erreur qu'il est bon de signaler bien qu'elle soit de nature à faire tomber des nues certaines personnes qui croient avoir le monopole de l'observation scientifique.

Le médium reflétant les éléments psychiques du milieu, s'il y a un assistant ayant l'idée d'une fraude, cette image agit tellement sur lui que, non seulement il exécutera cette fraude, mais encore, si elle comporte des accessoires matériels, ceux-ci seront projetés et matérialisés. Cela enlève un élément de triomphe aux sceptiques incapables d'étudier ces choses, de sorte que le fait de prendre un médium « en flagrant délit de fraude » ne prouve absolument rien contre les phénomènes.

Encore une remarque : Dans les séances classiques de matérialisations de fantômes, le corps du médium est mort ; son cœur cesse de battre, son pouls est insensible, sa vitalité, sa pensée, son moi sont extériorisés. Il est bon de faire savoir aux farceurs qu'il est excessivement dangereux de s'emparer d'un médium entrancé ou d'un fantôme dans un but de contrôle maladroit.

Il y a entre ces phénomènes et ceux qui sont relatés dans le remarquable ouvrage de M. Sinnett, le *Monde occulte* (Carré, éditeur), une différence capitale : c'est que ces derniers paraissent avoir été obtenus volontairement et consciemment, par les expérimentateurs, tandis que je n'ai jamais pu les produire à volonté ; tout ce que j'ai pu faire, c'est d'agir par suggestion sur les causes qui en général obéissent aveuglément. Mais dans mon ignorance je n'ai pu toujours fournir les conditions d'une réussite assurée. Il y a en effet des conditions physiques qui aident les phénomènes ; dans la chaleur, le son, la lumière, l'électricité, il y a de l'intelligence impersonnelle, non individualisée, la preuve en est dans les formes intelligentes que prennent les corps organisés. Cette intelligence bien utilisée peut être condensée sur des centres d'énergie virtuelle de manière à exagérer la spontanéité des causes immédiates des phénomènes. Cela revient à modifier la valeur d'une résultante par l'introduction de forces extérieures dans un système dynamique.

Il y a en somme une foule de questions intéressantes à étudier, qui se rattachent intimement à l'hypnotisme et qu'il serait dangereux que la science laissât de côté, étant donné le progrès effrayant des fausses interprétations dans le public friand d'illusions.

Avant de terminer ce travail, je tiens à dire que bien que j'aie mis ma personnalité en avant, j'ai été guidé à chaque instant par M. Gaboriau, dont la haute compétence en ces matières m'a été des plus utiles. Il a contrôlé lui-même la plupart des phénomènes importants et m'a fourni beaucoup d'éléments d'interprétation. Il doit par conséquent partager la responsabilité de cette publication.

Nous avons en réalité poussé beaucoup plus loin nos investigations dans le domaine du psychisme et le peu que nous en publions est une base destinée à prendre date. Nous avons en effet observé les principaux symptômes d'une maladie mentale absolument ignorée et niée des médecins ; il ne faut pas que personne, fût-il le plus renommé des savants officiels, puisse, comme cela a été fait pour l'hypnotisme, démarquer un jour les observations rigoureusement scientifiques des Crookes, Aksakoff, Zœlner, Gibier, etc. L'interprétation dont nous donnons les grandes lignes est entièrement nouvelle. Elle diffère totalement de la doctrine (?) spirite, surtout en ce qui concerne les apparitions de fantômes que nous considérons comme des extériorisations d'images mentales. Cette interprétation, nous l'avons présentée de façon qu'elle fût accessible à la science moderne, et nous continuerons à la développer et à la répandre, autant qu'il sera en notre pouvoir.

DONALD MAC-NAB,
*Ingénieur des Arts et Manufactures.*

Paris, le 12 mars 1889.

# Les Pressentiments chez les Chiens

Nous avons récemment cité un certain nombre de faits de pressentiment chez les chiens. Voici deux autres cas que nous trouvons rapportés dans la *Lumière* et dont nous croyons intéressant de reproduire la relation :

1° Le conteur danois Andersen avait un ami, un professeur, nommé Lunden, qui souffrait de consomption pulmonaire. L'administration lui accorda des subsides pour un voyage en Italie. Lunden possédait un chien nommé « Amour », un caniche blanc qu'il aimait beaucoup et qu'il confia à Andersen pour la durée de son absence. Andersen accepta cette charge et assura la subsistance du chien, sans s'occuper autrement de lui. Il rit de bon cœur un jour que la femme de chambre lui dit : « Amour pressent ce qui arrive à son maître. Il est gai ou triste selon que son maître va bien ou mal.— Comment cela, dit Andersen? —Eh mais, cela se voit bien à sa manière d'être. Pourquoi accepte-t-il ou refuse-t-il parfois la nourriture sans être malade? Pourquoi laisse-t-il pendre la tête plusieurs jours avant que vous ne receviez une mauvaise nouvelle de M. Lunden? Le chien sait très exactement tout ce que fait son maître en Italie, et il le voit, car ses yeux ont quelquefois une si singulière expression. »

A partir de ce moment, malgré son scepticisme, Andersen observa le chien. Une nuit, il sentit quelque chose de froid à sa main, et, ouvrant les yeux, il aperçut le chien devant son lit et lui léchant la main. Il eut le frisson et lui passa la main sur le poil pour le tranquilliser, mais alors « Amour » poussa un hurlement plaintif et se jeta par terre les quatre pattes étendues. « A ce moment, raconta Andersen par la suite, je sus très exactement que mon ami était mort; j'en fus si assuré que le lendemain je remplaçai mon vêtement brun par un noir. Dans la matinée je rencontrai une personne de connaissance qui me demanda les causes de ma tristesse ; je lui répondis : Cette nuit, à onze heures et demie moins trois minutes, Olaf Lunden est mort. — Comme je l'appris plus tard, c'était bien l'instant de sa mort. »

2° Au Musée de Drontheim, on voit une montre de poche très ancienne, artistement travaillée, avec un cadran émaillé, dont les aiguilles marquent huit heures sept minutes. Elle appartenait jadis à l'écrivain suédois Ridderstadt à qui sa sœur en avait fait cadeau. Un jour, se promenant dans le nord de la Suède, R... entra dans une auberge de village et, au moment où il déposait ses affaires pour se mettre à l'aise, le chien de l'auberge le mordit subitement au bras, puis suivit R... en remuant la queue et le regardant avec des yeux attristés, comme pour lui demander pardon. L'aubergiste s'approcha vivement de la table sur laquelle était déposée la montre du voyageur et arrêta les aiguilles, en disant d'un ton singulier : « Gardez-vous bien, pour un temps, de faire marcher cette montre, Monsieur. » R... eut un frisson et, comme il éprouvait lui-même en ce moment une horreur inexprimable de la montre, il n'y toucha pas. Quatre jours après, il lut dans un journal qu'à Calmar, sur la place publique, un inconnu avait tiré un coup de pistolet sur une jeune dame et l'avait gravement blessée. A la description qui y était faite de la dame et d'après les initiales du nom, il reconnut en elle sa sœur. Effectivement, quelque temps après il reçut une lettre d'un parent confirmant ses soupçons. Dans l'article publié, on indiquait également l'heure de l'attentat, 8 h. 7 du soir, le moment même où R... était arrivé à l'auberge. L'écrivain demanda à l'aubergiste pourquoi il avait arrêté la montre, mais ce dernier ne voulut rien lui dire. R..., dans un voyage en Norvège, donna à un musée cette montre, qu'il ne pouvait voir sans frissonner, et depuis elle a passé au musée de Drontheim.

Cette extraordinaire prescience des chiens ne serait-elle pas aussi rare qu'on le supposait ? Nous serions, en tout cas, reconnaissants à ceux de nos lecteurs qui, sur ce sujet intéressant, pourraient enrichir notre documentation.

# Fantômes !

Grâce au docteur Richet les fantômes sont à la mode.
LES JOURNAUX.

Tandis que le printemps précoce,
Donne leur essor aux bourgeons,
Et que, comme un pâtre d'Ecosse
Le vent soupire auprès des joncs,

Il est de mode, aux heures graves,
Comme le veut monsieur Richet,
D'aller s'enfermer dans les caves,
Non pour boire un vin débouché,

Non pour y déguster l'arôme
De quelque vieux flacon de rhum
Mais pour évoquer un fantôme,
Que présente le médium.

Le fantôme arrive, superbe,
Dans un bruit de flûtes très doux,
Comme un froufrou du vent dans l'herbe,
Comme un zéphyr parmi les houx.

Il porte blanche draperie;
Sa tête est ceinte d'un turban.
Est-ce une vierge de féerie?
Le fantôme est-il un forban ?

Qui n'a pas son petit fantôme ?
C'est un sylphe, un djinn, un démon;
Un vieux roi d'un très vieux royaume,
C'est Baucis et c'est Philémon.

Il vient du pays du mystère,
Et sur les vivants oublieux,
Sur la poussière de la terre,
Jette un souvenir des aïeux.

⁂

Fantômes ! fantômes ! fantômes !
Vagues ironistes, venez !
Aux puissants d'un jour, sous leurs dômes,
Venez faire des pieds de nez !

Si le franc maçon vous évoque,
Dans l'ombre de son souterrain,
Répondez à l'appel baroque
De ce fils du serpent d'airain,

Et, libres dans sa citadelle,
Payez-vous cet amusement
D'aller éteindre la chandelle
Du vingt-troisième appartement.

Soyez durs pour les égoïstes
Et pour les riches vaniteux,
Pour les politiciens fumistes
Qui font s'envoler autour d'eux

Les fauvettes du clair bocage,
Et qui, diables sortant du sol,
Osent rêver de mettre en cage
La liberté, ce rossignol.

⁂

Un fantôme ! vite à l'ouvrage !
Mon bon médium « entransé ».
L'amant se grise d'un mirage,
Le fantôme l'a caressé ;

Il lui porte tous les sourires
De madame de Pompadour ;
Des fleurs, des baisers et des lyres,
Des aubades de troubadour ;

A nos ministres de génie
(Sarrien lui-même en est bleu)
Il apporte, est-ce une ironie ?
Le bonjour du grand Richelieu.

Sur le monde parlementaire
Un fantôme glisse, égayé,
Projetant l'ombre de Brumaire
Et le profil d'un grenadier,

Quelquefois aussi (j'en atteste
Monsieur Victorien Sardou)
Le fantôme vient et d'un geste
Impératif, saccadé, fou,

Sur le papier ou sur la toile
Guide la plume et le pinceau;
Le dessin luit comme une étoile ;
Les mots coulent comme un ruisseau.

George Ohnet écrit un chef-d'œuvre ;
Rostand un autre Cyrano
Avec le coq et la couleuvre,
La pintade et le dindonneau.

Ainsi, malgré leur résistance,
Combes écrit sur parchemin,
Les psaumes de la pénitence,
Ranc le bréviaire romain ;

Pelletan dessine un navire
Qui prend l'eau de tous les côtés ;
André peint un bloc qui chavire,
Clémenceau des ogres bottés ;

Vadécard peint une vipère.
Elle mordrait, n'y touchez pas !
Et allez donc ! c'est pas mon père !
Hervé peint de petits soldats !

***

Enveloppez-vous de vos voiles,
Fantômes, blanches visions ;
Puisque vous venez des étoiles,
Laissez parmi nous leurs rayons.

Dédaignant les propos d'école
Et me moquant de l'esprit fort,
Je veux voir en vous le symbole
De ce qui survit à la mort ;

La chaîne, incessamment accrue,
Qui relie entre eux tous les temps,
Unit à l'heure disparue
La jeunesse de nos instants.

Dites bien que couchés sous terre,
Les morts rôdent chez les vivants,
Qu'il n'est pas de cœur solitaire
Qui n'ait ses défunts émouvants ;

Et que notre force première
Surgit du sol des paysans,
Qu'il faut marcher vers la lumière,
Béni par les aïeux présents.

C'est leur âme qui chante ou pleure
Quand nous chantons, quand nous pleurons ;
Et n'avons-nous pas, à toute heure,
Leur pensée autour de nos fronts ?

MOTUS.

# CATASTROPHES PRÉDITES

Après l'éruption du Vésuve, comme après la catastrophe de Courrières, la curiosité publique s'est demandé si aucun voyant ne les avait prédites. Il semble bien que l'article intitulé « Clichés astraux pour 1906 », que M. Phaneg a publié le 23 décembre 1905, répond à cette curiosité.

M. Phaneg s'exprimait dans les termes suivants :

« Son chiffre (de l'année 1906) sera 16, qui en tarot est la tour foudroyée : présage de mine, de catastrophes, de projets déçus, d'espérances trompées. Le principe (1), matérialité (9), va agir en effet sur la création (6). Je crois donc plutôt à une année de terribles catastrophes physiques, naturelles, qu'à une année de guerre, au moins pour la France, gardant ma crainte pour 1907, dont la racine spirituelle est 8 : la justice. »

Et plus loin :

« Terribles catastrophes qui frapperont surtout par leur soudaineté et parce qu'elles se suivront très rapidement. Très nombreux morts; les tremblements de terre de la Calabre ne sont rien à côté. La terre se soulève et s'entr'ouvre sur des espaces grands comme une ville, l'aspect d'un pays du Centre en paraît changé. »

« Catastrophes physiques, naturelles, qui frapperont surtout par leur soudaineté et parce qu'elles se suivront très rapidement. Très nombreux morts... »

Il semble que M. Phaneg ait vraiment eu comme la vision des catastrophes qui viennent d'épouvanter le monde.

# La Boîte aux Faits

## LE VAMPIRISME

Cher Monsieur,

Votre article sur le vampirisme n'a fait que confirmer ma façon de penser.

Permettez-moi de vous citer un fait que j'ai pu observer à des reprises différentes, la personne qui me l'a confié me donnant l'autorisation de le faire.

A l'âge de vingt-deux ans, cette jeune fille ayant eu un violent chagrin, s'était (pour y échapper) adonnée à l'étude et au travail avec un tel acharnement, que le surmenage s'en mêlant, elle fut atteinte d'une maladie d'estomac qui, pendant six ans, la mit à deux doigts de la mort. Elle était professeur et, tant que dura sa maladie, elle donna des leçons depuis huit heures du matin jusqu'à sept et huit heures du soir.

Elle remarqua que ses élèves diminuèrent à mesure que sa santé revenait. Les événements que nous déplorons aujourd'hui commençaient à se dessiner, et comprenant que peu après, les maisons d'éducation où elle travaillait seraient fermées, elle voulut alors, bien que très malade encore, essayer d'obtenir des brevets lui permettant d'enseigner dans les écoles du gouvernement. C'était presque un tour de force, presque l'impossible, car outre sa mauvaise santé, elle avait encore des élèves et ne pouvait consacrer que fort peu de temps à ces études de la plus haute difficulté, études qu'elle ne pouvait faire que par correspondance. Mais son énergie était telle, qu'elle entreprit le travail.

Elle avait un an pour se préparer. Au bout de quatre mois, elle était en vacances chez ses parents et travaillait parfois avec sa mère. Celle-ci, depuis quelque temps, se plaignait de maux d'estomac et, peu à peu, la maladie s'aggrava et atteignit la période aiguë, c'était une maladie de foie. La jeune fille fit souvent la remarque que lorsqu'elle souffrait davantage, sa mère, elle aussi, avait aggravation dans son état, et cela se produisit même à distance, sans que la mère eût connaissance des souffrances de sa fille.

Celle-ci en fut véritablement effrayée, et en parla un jour à une personne sérieuse, lui disant justement, Monsieur, ce que vous disiez dans votre article : « On dirait, disait-elle, qu'il me manque de la force vitale pour que je puisse fournir la somme de travail nécessaire, et que ce qui me manque, c'est ma mère qui est obligée de me le donner. De là ses souffrances. » Elle voulait laisser ses études, se rendant responsable des souffrances et de la maladie de sa mère, et cela la torturait. La personne à qui elle en parla était une religieuse qui lui dit de continuer les études entreprises, que c'était pure imagination, et la jeune fille ne continua que sur promesse faite par la religieuse de faire prier pour la malade qui, aussitôt, revint à la vie. (Cela est l'exacte vérité et eut lieu du soir au lendemain, je l'ai constaté.)

La jeune fille, préparée d'une manière insuffisante, fut repoussée. Il eût fallu recommencer l'épreuve l'année suivante pour obtenir les deux brevets désirés. Elle y renonça, persuadée que, si elle recommençait ce travail, sa mère retomberait et en mourrait peut-être.

Un second fait, vous ai-je dit, m'a frappée, et celui-là m'est arrivé à moi personnellement il y a six mois.

Pendant l'automne j'ai dû, en septembre, octobre, jusqu'au 1er novembre, faire des conférences, chose qui, pour moi, était très difficile.

Or, je reçus à cette époque une lettre d'une religieuse expulsée, qui se trouve actuellement en Italie, mais que j'ai connue pendant six ans, et avec laquelle je corresponds régulièrement. Dans cette lettre, datée du 28 novembre 1905, la religieuse me disait : « Le jour même où j'ai reçu votre bonne lettre, un fort accès de fièvre me saisit. C'était le prélude d'une pneumonie infectieuse, qui a bien failli m'emporter. La convalescence ensuite a été fort longue. Enfin, depuis huit jours, j'ai repris mes occupations ordinaires ».

Je suppose donc qu'il y a eu de mon côté insuffisance de force, et peut-être, cette personne s'en doutant, a-t-elle désiré y suppléer en souffrant.

Toujours est-il que j'ai voulu tenter l'expérience cette fois-ci sans que cette personne le sache.

J'ai fait dimanche dernier une conférence, et je compte lui demander d'ici peu de ses nouvelles pour voir si sa santé a subi le contre-coup. Si oui, je vous le ferai savoir, Monsieur.

Pardonnez-moi ce trop long journal, mais vous demandiez des faits à l'appui de votre article dans votre dernier numéro, c'est ce qui m'a décidée à vous écrire cela.

Tirez-en donc, Monsieur, le parti que vous voudrez.

Recevez, cher Monsieur, toute ma sympathie.

M. HÉNAULT.

# ÇA ET LA

*Expériences sur la cartomancie*

La cartomancie repose-t-elle sur des données positives ? N'y a-t-il entre les prédictions des cartomanciennes et les faits réels qu'elles annoncent si souvent que des coïncidences ? C'est une question que nous avons tenté d'élucider, sans avoir la satisfaction d'y être parvenus.

Le docteur Le Menant des Chesnays reprend, nous dit-on, la tentative. Ayant, comme tout le monde, entendu parler des prévisions si curieuses, presque toujours véridiques, de Mme Maya (Mme Maya est visible chez Mme Renault), il a eu l'idée de la soumettre à une observation rigoureuse, dont il communiquera prochainement les résultats à la Société des Etudes psychiques.

Nous attendons avec une certaine impatience le rapport de M. le docteur Le Menant des Chesnays. Nul plus que lui n'était désigné pour cette étude, dont les conclusions seront certainement très intéressantes.

*Nouvelles prédictions*

A propos de la guerre franco-allemande et des prédictions auxquelles elle a donné lieu, nous recevons de Mme de Poncey la lettre suivante :

« Monsieur le Directeur,

« Sachant combien vous vous intéressez aux phénomènes de clairvoyance, je crois devoir vous faire part des prédictions suivantes formulées d'après mes dernières visions.

« La visite faite incognito, à Paris, par le roi Edouard, a eu une très grande importance politique.

« Les luttes religieuses seront de plus en plus vives. Malheureusement, je crains que le clergé ne soit vaincu, du moins momentanément.

« Enfin, je crois que la guerre franco-allemande est définitivement écartée. J'ai vu même, fort distinctement, Guillaume tendre à la France une main amie et notre pays répondre à cette étreinte sincère... L'Empereur allemand fera un voyage officiel en France, au mois d'août. Sera-ce cette année ? Je suis tentée de le croire, mais ne puis l'assurer.

« Ce serait là le commencement de la paix universelle ».

« Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'assurance de ma considération distinguée.

MME DE PONCEY,
42, rue Laborde. »

Nous retenons surtout de cette lettre l'annonce du voyage de Guillaume II en France. Nous doutons qu'il ait lieu cette année ; mais nous devons reconnaître que Mme de Poncey a déjà prédit des faits plus invraisemblables. Elle avait annoncé au mois d'août dernier la paix russo-japonaise, assurant, contre toute prévision, que celle-ci serait très honorable pour la Russie, grâce à l'habileté d'un diplomate russe.

Enfin, au moment du procès de Jeanne Weber, elle assura que cette femme allait encore être mêlée à deux drames dont les victimes seraient cette fois des grandes personnes.

L'enquête nouvelle ouverte contre celle que l'on a surnommée « l'Ogresse » semble prouver que Mme de Poncey avait raison.

*Les guérisseurs*

L'*Intermédiaire des chercheurs et curieux* nous annonce que dans un village de Vendée, nommé Croix-de-Vic, un enfant mâle vient de naître dans une famille dont la mère a déjà six enfants vivants de ce même sexe.

Conformément à une vieille coutume bretonne, on prétend que ce nouveau-né aura le pouvoir de guérir toutes les maladies et qu'il présentera une fleur de lis sous la langue ou à l'ombilic : signe caractéristique.

Le même phénomène s'est produit en 1905, dans une commune voisine, Saint-Hilaire-de-Riez, au lieu dit La Fenêtre.

---

*Sur des présages de Nostradamus*

Monsieur Méry,

Au sujet de l'article récent de M. Elysée du Vignois, sur Courrières, je ne puis m'empêcher de rappeler que l'abbé Torné, dans son *Almanach du Grand prophète pour 1880* (page 98) appliquait le présage LXXXIII de mai au fils de Napoléon III, tué par les Zoulous :

**Terre trembler, tué, prodige, monstre,**
**Captifs sans nombre, faire défaite, faite,**
**D'aller sur mer adviendra malencontre :**
**Fier contre fier mal fait de contrefaire.**

« La terre du Cap ayant tremblé à la suite d'une tuerie où la barbarie, chose prodigieuse, monstrueuse, aura entouré tous les soldats de la civilisation pour les livrer à la défaite et à la mort, il adviendra mal à la rencontre de cet ennemi pour celui qui, par suite, aura décidé d'aller sur mer. Fier, en mai, contre un peuple, qui appelle lâche l'Anglais, il aura mal fait de contrefaire les aventures de son oncle et de son père dans l'espoir d'obtenir leur succès. »

L'abbé Torné traduit aussi les présages suivants, qui forment avec celui-ci un récit suivi en trente-deux vers. Je ne veux pas dire que M. Elysée du Vignois n'ait pas vu juste pour les présages de janvier à avril ; mais les lecteurs s'égareraient en voulant appliquer les suivants à l'année 1906. Il est bien rare que l'abbé Torné se soit trompé en interprétant des quatrains sur des faits passés. Je souhaite que l'érudition de M. du Vignois lui permette d'éclaircir la question posée par M. le Dr L. C... à M. de Novaye, l'auteur du livre intitulé : *Demain*, récemment publié chez Lethielleux. Quant aux quarante ans de l'Iris (*Centuries*, I, 17), Torné les a commentés dans ses *Lettres du Grand prophète* (pages 225-233) et dans *Henri V prédit*, en appliquant par erreur ce texte au comte de Chambord.

Votre bien dévoué,

TIMOTHÉE.

---

*Le bon ange de Henri IV à son entrée dans Notre-Dame de Paris.*

« On a écrit, dit Palma Cayet, qu'aussitôt que le roi se fut mis à genoux, il fut vu à son côté un jeune enfant, comme de l'âge de six ans, beau en perfection et proprement habillé, qui empêchait aucunement ceux qui arrivaient de moment à autre pour donner avis à Sa Majesté de ce qui se faisait en la ville, et pour mieux approcher, ils le voulaient faire sortir ou reculer ; mais qu'un des curieux regardant dit assez haut : « Laissez cet enfant ; c'est un bon ange qui conduit et assiste notre roi » ; ce qu'étant entendu par Sa Majesté, il prit de sa main le bras de l'enfant, et comme les seigneurs et gentilshommes essayaient de le faire lever, il le retint quelque espace de temps, et l'empêcha de sortir jusqu'à ce que volontairement il se retirat sans qu'on s'aperçût de ce qu'il devint. »

---

*Superstitions*

On sait qu'on est très superstitieux dans le monde des théâtres. Voici quelques exemples typiques.

C'est ainsi que M. Hertz, directeur de la Gaîté, met des bottines neuves à chaque répétition. M. Landolff refusa récemment à M. Robert de Flers de mettre des plumes de paon au costume de Germaine Gallois qui créait une opérette aux Capucines. M. Landolff a les paons en horreur. On sait peut-être que M. Grisier, directeur de l'Ambigu, ne peut souffrir le nombre sept, il faut dire six et demi.

Plus récemment, pour le délicieux marivaudage que MM. Robert de Flers et de Caillavet ont fait jouer aux Variétés et qui a valu un véritable triomphe à Mlle Blanche Toutain et à M. Dubosc, les auteurs et M. Samuel ont tenu à ce que le décor fût celui du troisième acte de la *Veine*. Le directeur des Variétés ne pouvait, en effet, avoir un meilleur fétiche.

Il y a enfin et surtout la superstition de la glace. Pourquoi ne voyez-vous jamais, sur aucun théâtre, même ceux qui se piquent le plus de mises en scène réalistes, de glaces véritables ? Pourquoi toujours ces grossières imitations de carton peint ? Parce qu'une glace cassée porte malheur et, de crainte de casser leurs glaces, les directeurs les suppriment...

---

# LES LIVRES

**Notre-Dame de la Salette et ses deux élus**

Sommaire : I. Principaux documents salettins, pontificaux et autres, de 1846 à 1858, certifiés exacts par autorité diocésaine. — II. Mélanie Calvat, bergère de la Salette, peinte par elle-même en 160 lettres, de 1854 à 1904 (un tiers inédites).

Recueil précédé d'un hommage à S. S. Pie X, et placé sous les auspices du B. curé d'Ars, à l'occasion des noces de diamant de la miséricordieuse apparition du 19 septembre 1846, par Timothée Philalèthe (ancien adversaire de la Salette), aidé de divers collaborateurs de France et d'Italie — prélats, prêtres, pieux fidèles — notamment : MM. Henry Lainé, auteur de *Apocalypse éclairée par la révélation de la Salette* (Paris, Charles Amat) et le baron de Novaye, auteur de *Demain* (Paris, Lethielleux), signataire d'une *Lettre-Préface* du 1er mars 1906.

Nombreuses illustrations.

Dépôts aux librairies : A Caen : Henri Dedouit, 83, rue Saint-Pierre ; Haulard la Brière, 6, rue Branville ; demoiselles Prempain, rue de Strasbourg ; Henri Tessier, 188 rue Saint-Jean. — A Paris : Ch. Weibel, 9, rue Clovis (5e arr.), librairie Sainte-Geneviève. — A Lyon : St. Guillard, 17, rue Emile-Zola, librairie du Sacré-Cœur.

---



---

*Le Gérant :* GASTON MERY.

Paris. — Imp. Jean Gainche, 15, rue de Verneuil.
*Téléphone 724-78*